

Admonition 27 et Admonition 28

1 - Admonition 27

Cette admonition est littérairement dans une forme bien différente des autres. Elle est conçue pour être facile à mémoriser grâce à une composition toujours identique. Chaque verset

- commence par *ubi est* = où est, où il y a... et ...
- se poursuit par l'évocation de deux vertus qui forment comme un couple s'enrichissant mutuellement et
- reçoit en réponse 2 vices en contrepoint
- annoncé par un *ibi nec... nec* = là il n'y a ni... ni

les vertus sont les fondements sur lesquels s'appuyer pour lutter avec efficacité contre les vices évoqués. Elles se confortent mutuellement. Par le balancement des formules, on mémorise facilement le contenu de celles-ci.

Charité et sagesse forment un couple qui s'oppose à crainte et ignorance qui sont 2 racines du mal dans la relation à autrui, car elles entraînent la médisance et parfois la calomnie qui tuent la relation. Or, « le parfait amour bannit la crainte, car la crainte suppose un châtement et celui qui craint n'est pas consommé en amour » dit saint Jean (1 Jn 4, 18) et à l'ignorance s'oppose la sagesse qui, dans la *Salutation des vertus* de saint François est considérée comme la reine des vertus parce qu'elle a comme sœur la simplicité (2 Cel 189 : « La sainte simplicité était l'idéal où voulait atteindre le B^x et la vertu qu'il aimait retrouver chez autrui... Elle est celle à qui Dieu suffit et pour qui tout le reste n'est rien » lit-on sous la plume de Thomas de Celano). La simplicité est le contraire de la duplicité. La vraie sagesse est donc celle qui n'est pas double, mis limpide et sans pli. Elle exclut par conséquent l'ignorance puisqu'elle ne cache rien et sait tout. Elle fait redouter la fascination du pouvoir auquel peut conduire le savoir. D'où, pour François, sagesse s'oppose à savoir. Il ne faut donc pas rechercher le savoir (Adm 5, 5-8 : En effet, si tu étais subtile et sage au point de posséder toute science et de savoir interpréter toute espèce de langues et scruter avec subtilité les choses célestes, de rien de cela tu ne epx te glorifier). Dans le portrait du parfait frère mineur, François donne comme exemple de simplicité le fr. Léon qui fut aussi d'une très grande pureté. Quant à François, il se définit comme *simplex et idiota*.

Patience et humilité : Ce couple caractérise une forme de relation entre els hommes. Dans le mot patience est contenue la racine *patior* et inclut donc la souffrance. Dans le mot humilité, il y a la racine qui renvoie à l'humus, à la terre. C'est la caractéristique principale de l'homme puisqu'Adam a été fait à partir de la terre, de la glaise. Cette vertu nous situe en vérité par rapport à Dieu et aux autres. Le couple opposé est la colère et la perturbation. Il y a de la colère lorsque l'on perd patience, lorsqu'on n'accepte plus la souffrance qu'impose une situation parce qu'on l'estime injuste. Cela engendre la perturbation. Et saint François dit dans l'Adm 11 que « le serviteur de Dieu qui demeure inaccessible à la colère et au trouble dans ses rapports avec autrui, celui-là mène une vie conforme à sa vocation, libre de tout attachement égoïste à des droits illusoire. Car il y a là une sorte d'appropriation indue qui ne permet pas d'établir des relations fraternelles.

Il l'explicite dans les versets qui précèdent. En effet, lorsqu'on est touché par le péché que commet quelqu'un, on peut être atteint dans son amour de Dieu qui est offensé, mais perdre la pai de l'âme ou se mettre en colère, c'est se mettre à la place de Dieu en jugeant d'une faute. Or ce droit appartient à Dieu seul, comme le dit Jésus dans l'Évangile : « Montrez-vous miséricordieux, comme

votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés » (Lc 6, 36-37). Cela renvoie concrètement à l'histoire de la femme adultère (Jn 8, 10-11) par exemple. Et Jacques, dans sa lettre, met en garde contre cette volonté de s'ériger en juge en prenant la place de la Loi : « Il n'y a qu'un seul législateur et juge, celui qui peut sauver ou perdre . Et toi, qui es-tu pour juger ton prochain ? » Jc 4, 12 et Jc 2, 8-9 : « Si donc vous accomplissez la loi royale suivant l'Écriture : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien ; mais si vous considérez les personnes, vous commettez un péché et la Loi vous condamnera comme transgresseurs. »

Y a-t-il un exemple plus parfait chez les frères mineurs de patience que celui du fr. Genièvre que François met en avant dans le portrait du parfait frère mineur (S.P. 85) : « La patience du fr. Genièvre qui parvint à un état de patience parfaite parce qu'il gardait constamment conscience de l'évidente réalité de sa propre bassesse et un grand désir d'imiter le Christ en suivant la voie de la croix. » Dans l'Adm 13, 2, François exprime selon quel critère on peut juger de la patience d'un serviteur de Dieu. Mais l'exemple le plus parfait, c'est le Christ dans sa Passion qui a uni justement patience et humilité. Il n'a pas revendiqué le rang qui l'égalait à Dieu en refusant le châtiment qui lui était imposé et a gardé le silence endurant avec patience toutes les avanies et injures qu'on lui faisait subir. François dans le récit de la « Joie Parfaite » reprend cela en invitant les frères à avoir les mêmes sentiments (cf. Adm 6), à suivre son exemple pour recevoir en retour du Seigneur la vie éternelle. Car ce qui compte ce sont les actes et non les paroles. La motivation de la vie religieuse, c'est la *sequella christi*.

La pauvreté et la liesse (*laetitia*) forment un couple antinomique lorsque la pauvreté est subie. Elle confine à la misère et, de ce fait-là, est à combattre, car elle se révèle néfaste. Au contraire, si la pauvreté comme dépouillement volontaire, est choisie, elle rend libre, libre de tout attachement aux biens de ce siècle, libre de tout souci de manquer et donc de toute cupidité qui cherche à amasser pour ne pas vivre le manque. En corollaire, il y a l'avarice, car l'avarice consiste à accumuler, à garder pour soi afin d'être assuré de ne pas manquer. Elle offense, par conséquent le Père, le « grand aumônier ». Donc, la pauvreté choisie libère : « elle confond les soucis du siècle » (SalV 11), et elle offre avec l'insouciance la possibilité de s'épanouir en liesse. François l'a expérimenté devant son Père au tribunal de l'évêque (3 S 20a).

Elle libère de tout, y compris des 'droits illusoires' sur sa propre personne, et aussi de la volonté de s'approprier les charges qui vous sont confiées (Adm 4, 3). L'épisode '*de vera et perfecta laetitia*' le manifeste parfaitement puisque pour François la Joie parfaite, c'est d'accepter d'être rejeté et humilié, bastonné comme le Christ dans sa passion en gardant la paix de l'âme. Cela rejoint et complète le verset précédent sur la patience et l'humilité sans colère ni trouble, comme nous venons de le voir.

L'humilité que François associe souvent à la pauvreté, notamment dans la quête (RnB 9 et LP 3), car le Christ a vécu pauvre et humble, puisqu'il n'avait pas où reposer la tête.

Dans l'Adm 14, François présente ce qui à ses yeux est la vraie pauvreté, à savoir : vivre dans la distance par rapport à tout bien propre y compris par rapport à sa propre personne, son « moi » : « Mais pour un mot qui leur semble un affront et une injustice envers leur cher 'moi' (lieu incessant du retour sur soi) ou pour tel ou tel objet qu'on leur enlève, les voilà aussitôt qui se scandalisent et perdent la paix de l'âme. Ceux-là n'ont pas le véritable esprit de pauvreté. Car celui qui a le véritable esprit de pauvreté se hait lui-même et chérit ceux qui le frappent sur la joue. » N'est-ce pas ce qu'a vécu Jésus à l'heure de sa passion en gardant le silence devant ses bourreaux qui le flagellaient et l'insultaient : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34).

Nous le voyons donc bien, à chaque fois, ce qui motive la dynamique spirituelle que François entend partager à ses frères en les invitant fortement à s'y engager, c'est l'exemple même du Christ,

exemple absolu de perfection évangélique. La réalité de l'imitation n'est pas dans une imitation servile des faits et gestes, mais dans un esprit. C'est pourquoi, on peut suspecter que François ait dit en apprenant le martyre des 5 frères Bérard et ses compagnons au Maroc en 1220 : « maintenant j'ai vraiment 5 vrais frères mineurs », car leur volonté du martyre n'était pas vraiment pure et les moyens pour y parvenir très évangéliques. Il a d'ailleurs fallu de nombreuses années (et un pape franciscain : Sixte IV !) pour qu'ils soient canonisés en 1481 (c'est-à-dire 2 siècles et demi plus tard !!!). Il en fut de même pour les martyres de Ceuta, fr. Daniel et ses compagnons, en 1227 dont le culte ne fut approuvé qu'en 1516 par le pape Léon X.

Où est le repos et la méditation, il n'y a ni sollicitude, ni vagabondage. C'était un des privilèges des riches dans l'antiquité de jouir du *quies* pour se livrer à la méditation, à la contemplation, à la philosophie (l'amour de la sagesse). C'est une des caractéristiques de la vie religieuse de ne pas se livrer à la dispersion, à la « *distractio* » dont parle Pascal pour se centrer sur l'essentiel, pour unifier sa vie (*monos*).

Savoir se poser devant Dieu n'est pas chose facile. C'est exigeant. Pour éviter toute sollicitude et tout vagabondage, il y a un combat à mener de chaque instant quand on s'est posé devant Dieu et qu'on est au repos. C'est là un grand paradoxe. Le repos est extérieur, mais le combat est intérieur. Le fr. Lucide est un instable, mais François veut le présenter positivement (cf. SP 85). Cependant, chacun sait combien il est difficile de prier sans se disperser. La méditation est un soutien, car elle consiste à porter son attention sur un ob-jet sur lequel se concentre tout l'être. Cet ob-jet peut être extérieur. On peut méditer à partir de la nature qui, si la méditation est profonde, nous renvoie au Créateur, comme cela est dit de François qui en toute chose voyait dans sa beauté, la beauté du Créateur : « Il savait, dans une belle chose contempler le Très-Beau ; tout ce qu'il rencontrait de bon lui chantait « celui qui m'a fait, celui-là est le Très Bon ». Il poursuivait à la trace son Bien-Aimé en tout lieu de la création, se servant de tout l'univers comme d'une échelle pour se hausser jusqu'au trône de Dieu. (2 Cel 165) » François cite comme exemple de priant le fr. Rufin dont l'esprit était toujours avec le Seigneur, même en dormant, même en travaillant.

Cette méditation peut aussi trouver sa source dans la Parole même de Dieu dans l'Écriture. On y considère (au sens médiéval de contempler comme en parle saint Bernard dans son *De consideratione*) les hauts faits de Dieu, la profondeur de sa majesté, la sagesse de ses jugements, etc. On peut aussi se porter sur les attitudes et situations vécues par Jésus et y découvrir la profondeur de l'homme et le mystère de Dieu. C'est ce à quoi nous sommes invités, car nous avons été faits à son image et ressemblance. Et avec le psalmiste on peut s'émerveiller : « C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère. Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis. Étonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait... » (Ps. 138,13-14)

Cette attitude conduit à la crainte révérencielle de Dieu, la *timor Domini*.

Où est cette *timor Domini* pour garder l'atrium (vestibule d'entrée), là l'ennemi ne peut avoir d'occasion (*locus* = opportunité, occasion) pour pénétrer.

Cette crainte révérencielle de Dieu a quelque chose à voir ici avec la peur, mais aussi avec la conscience de la puissance de Dieu qui est capable de faire barrage à l'ennemi dans ce combat contre les vices, contre l'ennemi. Pour cela, il faut rechercher l'intériorité, le trésor caché (cf. François dans les grottes).

Selon la salutation des vertus, il est rappelé que les vertus viennent et procèdent de Dieu et qu'il est impossible d'en avoir une si d'abord on ne meurt à soi-même, à son *ego*, à cette tendance à tout ramener à soi. En offenser une, c'est les offenser toutes et n'en avoir aucune. La crainte de Dieu n'est pas citée dans cette salutation des vertus de François, mais elle apparaît comme la source d'où toutes les vertus découlent.

Où est miséricorde et discretio (pondération peut-être plutôt que discernement), il n'y a rien de superflu ni dureté de cœur. Ici, il faut voir les vertus et les vices et répondre en chiasme.

La dureté du cœur étant un obstacle à l'exercice de la miséricorde dont l'étymologie renvoie au cœur compatissant (*misere cordis*). Il s'agit donc d'avoir un cœur de chair et non un cœur de pierre (cf. ce que recommande François à un ministre 4 Let 9-10 ; François s'appuie sur l'expérience de sa conversion dont il parle dans son testament ; attitude qu'il recommande aux frères dans l'épisode du lépreux récalcitrant ou des larrons).

Quant à la *discretio*, souvent évoquée dans la vie monastique bénédictine, elle apparaît comme une qualité de vie qui peut se retraduire par la frugalité, la pondération, fruit d'un discernement sur ses réels besoins, donc en excluant tout superflu pour en faire profiter d'autres. Cela pourrait trouver son application aujourd'hui dans une économie solidaire où toute la place est accordée aux plus déshérités, aux plus nécessiteux en rééquilibrant les richesses selon les besoins (cf. Giacomo Todeschini, *Richesse franciscaine*, Verdier, poche 2004 où sont exposées les théories de Pierre Dejean Olieu qui intéressent particulièrement les économistes aujourd'hui). Pour cela, il faut avoir un cœur ouvert et compatissant, ce qui explique pourquoi ces mots forment des couples bien assortis.

Dans cette admonition 27, il apparaît clairement que le lieu du combat où s'opposent vices et vertus, c'est le cœur de l'homme afin de purifier nos désirs de perfection en amenant le frère à avoir confiance en cette force qui le met à la suite de Jésus, car le 1^{er} mot est 'charité' et le dernier 'cœur'. Or cette force, c'est l'Esprit saint qui, répandu dans le cœur des fidèles, d'infidèles que nous sommes nous rend fidèles à Dieu (cf. Salutation Vierge Marie, SalM 7). En son centre, on trouve 'paix' et 'joie', fruits de l'Esprit saint (cf. Ga 5) qui affermissent l'élan de notre part humaine : la joie de prendre part à la croix du Christ (Adm 5,5-8). Ce qui rend possible notre unité intérieure. En effet, la mort à soi-même, aux soucis du monde, aux « égoïsme de la chair » devient le chemin privilégié de ceux qui, pour avoir part à la vie du Christ, acceptent le dépouillement de la croix. « On ne peut prétendre posséder une seule des vertus si on ne meurt d'abord à soi-même » dit François (Sal. Vertus). Or, François fait toujours aller les vertus 2 x 2, comme les frères pour se compléter, voire se corriger et mieux combattre les vices. Certaines vertus comme la sagesse, l'humilité, la joie et la paix, sont des fruits de la grâce, tandis que d'autres sont le fruit d'une mise en pratique et de la vigilance (charité, patience, pauvreté, méditation). Le soutien de la grâce est nécessaire, car la vertu n'est pas affaire héroïque et d'un instant. Elle s'éprouve au feu de la fidélité, à l'épreuve de la constance que seul Dieu peut maintenir. Dans l'affrontement des vices, le pas de l'homme est noté en premier, mais c'est l'engagement de Dieu qui fait le basculement du combat.

Ce qui rend possible l'unité intérieure, c'est lorsque actes et paroles s'accordent, fruit d'une double conversion intérieure et extérieure, expression de la fine pointe de la volonté comme reflet de l'intention.

2 - Admonition 28

Cette admonition commence par les mots *Beatus vir* qui font référence sans aucun doute au Ps 1. Ce psaume décrit en creux l'attitude à ne pas avoir, c'est-à-dire orientée vers le mal, et en positif l'attitude à adopter : avoir plaisir à vivre et à accomplir la Loi du Seigneur en la ruminant de jour comme de nuit.

La comparaison parabolique que donne le Ps 1 est celle d'un arbre qui, près des eaux, peut porter du fruit lorsque la saison se présente et ne pas voir son feuillage flétrir. Alors, pour cet homme là, tout réussit au contraire des impies dont la voie mène à la perdition.

L'Adm 28 insiste sur la modestie qui doit être celle de cet homme-là que Dieu a comblé de biens spirituels qui lui furent révélés. Il doit les thésauriser, c'est-à-dire les conserver et les laisser prendre de la valeur, comme le grain jeté en terre donne des épis (cf. Lc 8, 4ss, parabole qu'affectionnait particulièrement François cf. Rnb 22, sorte de testament laissé à ses frères). Il y a là une sagesse qui consiste à ne pas risquer de disperser en désirant (*cupiet*) en tirer un profit immédiat (sous prétexte d'un intérêt de considération peut-être ou plus matériel).

L'Adm 7 est à ce sujet très éclairante : « L'Apôtre dit : la lettre tue, mais l'esprit fait vivre ». Il y a là une citation de 2 Co 3,6 qui renvoie à un thème cher à saint Paul : celui de l'opposition entre la Loi et la foi. La Loi fait découvrir combien nous sommes pécheurs et ce qu'est le péché. Elle nous enferme en lui, alors que l'esprit nous ouvre à l'œuvre de l'Esprit, à la loi de l'Amour, à la miséricorde. Il suffit de l'illustrer par l'opposition entre les Pharisiens et les légistes d'une part et Jésus d'autre part. Les premiers enferment les gens dans des préceptes à observer sous peine de tomber dans le péché. Jésus nous ouvre à la miséricorde, à la compassion en nous montrant le vrai visage de Dieu qui est *misere cordis* (compassion) et qui pardonne. Voilà pourquoi « La lettre tue ceux qui ne veulent apprendre et expliquer que des mots », c'est l'œuvre des légistes et des Pharisiens.

En étant brillant, on occulte bien souvent la profondeur de ce qui reste caché derrière les mots. On peut dans une 'disputatio' s'envoyer à la figure les citations de l'Écriture et c'est l'attitude que l'on voit parfois pointer dans les Évangiles (cf. Les tentations de Jésus au désert). Mais c'est aussi ce qui existe encore aujourd'hui « et cela uniquement pour paraître plus savants (sages) que les autres », au lieu de s'effacer devant la Parole, on se met en avant, et on l'utilise à la seule fin de se mettre en valeur. Il y a là une sorte d'orgueil qui pervertit la parole. Et non seulement on s'approprie la parole, mais par là-même on veut « pouvoir acquérir de grandes richesses afin d'en faire profiter ses parents et amis » (Adm 7). Le pouvoir de la parole est aussi celui qui non seulement impose une compréhension du texte et suscite l'admiration, mais qui de ce fait-là ouvre les bourses et donne le pouvoir de l'argent. Cet argent permet d'avoir autour de soi des admirateurs et d'établir un certain clientélisme auprès de sa famille et de ses amis.

Ce qui est dit là 'au civil' a des conséquences graves pour les religieux, car il les détourne de l'orientation du vrai sens que veut transmettre l'Écriture. Il y a en quelque sorte une perversion de celle-ci dont les conséquences sont graves, non seulement pour le religieux lui-même, mais pour les autres, puisqu'ils « s'en tiennent uniquement aux mots dont ils transmettent aux autres l'interprétation. »

Au contraire, dit saint François, « l'esprit de la divine Écriture fait vivre ceux qui n'attribuent pas à leur valeur personnelle la science qu'ils possèdent ou qu'ils désirent posséder, mais qui, par la parole et par l'exemple, en font hommage au Très Haut Seigneur à qui appartient tout bien » (cf. l'image de l'hommage médiéval où le vassal s'en remet à son seigneur, mais dans les mains, reconnaissant la supériorité de celui-ci).

L'esprit qu'il convient d'adopter selon la Sainte Écriture parce qu'il vivifie, c'est de ne pas s'attribuer à soi-même, comme valorisation de soi, la science (= la connaissance acquise) ou que l'on désire acquérir. Cette attitude est, en effet, une attitude charnelle. Au contraire, pour vivre *spiritualiter*

et non *carnaliter*, il convient de rendre tout bien à Dieu puisqu'il en est la source, et le faire aussi bien en paroles qu'en actes. En effet, ce qui peut porter du fruit, ce sont les actes plutôt que les paroles. Il y a donc un travail d'incarnation de la parole à réaliser en soi. C'est un travail d'humilité qui consiste à intérioriser la parole, le bien, plutôt que de l'extérioriser. Il faut que la parole soit semée dans la glaise de notre 'moi' afin d'y prendre chair, avant de la voir fleurir pour édifier. C'est l'œuvre de l'Esprit (cf. Marie).

Revenons à l'Adm 28 : « parce que le Très-Haut lui-même manifestera ses œuvres à qui cela lui sera agréable. » Au fond, il s'agit de ne pas vouloir se mettre à la place de Dieu par indiscretion. Ce qui est visé, ce n'est pas tant le fait de révéler les bienfaits de Dieu, que le fait de vouloir se mettre en valeur par cette révélation, alors que c'est Dieu qui doit être mis en valeur puisque tout bien vient de lui. Ce serait en quelque sorte s'approprier indûment un bien. De même que Jean-baptiste s'est totalement effacé devant Jésus, de même devons-nous, nous aussi, disparaître pour que Lui grandisse, pour que les regards soient tournés vers lui, vers son œuvre et non pas vers nous qui avons à les manifester.

Alors, « bienheureux est le serviteur qui garde fidèlement (= qui respecte, honore en ayant des égards pour) les secrets du Seigneur dans son cœur. » Ici, le mot *vir*, homme, est remplacé par la fonction de serviteur *servus*. Ce n'est pas sans importance, car celui qui a reçu et goûté les biens offerts par le Seigneur doit, comme Marie, les conserver dans son cœur, les ruminer, les contempler, avoir de la considération pour eux (= de la gratitude), s'en émerveiller, mais aussi leur permettre de s'enraciner dans notre cœur pour y porter du fruit. Cette admonition s'adresse particulièrement aux frères qui sont les 'serviteurs' de Dieu.

François, à ce sujet, fut exemplaire. Il a depuis sa conversion jusqu'à la fin de sa vie eut le souci d'enfouir au plus profond de lui-même les révélations du Seigneur. Ainsi, d'après les biographes, nous ne le voyons pas révéler ce qui se passe en lui depuis le double songe de Spolète qui le fit revenir à Assise jusqu'à sa mort. A partir de la dernière fête (3 S. 6-7), ce sont 3 années de combat spirituel auquel il va devoir s'affronter (en 3 S. 13a : il implore la miséricorde divine et « le Seigneur lui révéla qu'il serait prochainement instruit de ce qu'il aurait à faire ».). « A partir de ce jour-là, il fut rempli d'une joie qu'il ne pouvait contenir, et même sans le vouloir, il laissait quelque chose de ses secrets parvenir aux oreilles des hommes. Il parlait néanmoins avec réserve et mystère. Il déclarait ne plus vouloir se rendre en Pouille : c'était dans sa propre patrie qu'il ferait de beaux et grandes choses. » dit le récit des 3 Compagnons.

Thomas de Celano est plus explicite encore (1 Cel 7) : « Un jour enfin qu'il avait de tout cœur imploré la miséricorde du Seigneur, celui-ci lui montra ce qu'il devait faire. Il fut rempli d'un tel bonheur qu'il ne se tenait plus de joie et se trahissait lui-même involontairement. IL ne pouvait plus se taire, si grand était l'amour infus en son âme : il ne parlait toutefois qu'à mots couverts et par énigmes. » Nous avons vu qu'il parlait de trésor caché à son ami préféré ; aux autres de même il tâchait de s'exprimer symboliquement. IL déclarait renoncer à partir en Pouille, mais pour accomplir dans sa patrie même de nobles et hauts faits. »

Durant les 3 années de quête de la volonté du Seigneur, il se retire dans des lieux de silence (grottes, églises, nature). « Pour se soustraire peu à peu au tumulte du siècle, il s'étudiait à retrouver Jésus Christ dans le recueillement de son âme, tout en cachant aux yeux des égarés la perle de l'Evangile qu'il désirait acquérir en vendant tous ses biens. » Souvent, presque tous les jours, il allait se mettre en oraison secrètement ; il s'y sentait en quelque sorte contraint par la douceur qu'il goûtait et qui, pénétrant souvent son âme, même sur la place et les autres lieux publics le poussait à la prière. (3 S. 8) »

Celui qui a fait l'expérience de cela le sait bien. C'est d'autant plus vrai au moment décisif d'un changement de vie. Il est utile, voire nécessaire de pouvoir se retirer pour laisser la Parole

entendue intérieurement prendre chair en soi et germer : « Heureux le serviteur qui thésaurise dans le ciel les biens que lui montre le Seigneur et qui ne désire pas les manifester aux hommes (sous prétexte d'une récompense = comme un article de commerce, dit le texte très imagé) car le Très Haut lui-même manifestera ses œuvres à ceux auxquels il lui plaira. »

Dans cette admonition 28, sont employés des mots à portée économique et à résonances sociales et commerciales : *thesaurizare bona, sub specie mercedis*, comme dans d'autres admonitions. A un fils de marchand, ce sont des mots, des images qui disent quelque chose. Mais François les utilise pour dénoncer une appropriation plus cachée : la volonté propre. IL sait par exemple que le cœur peut devenir un trésor lorsqu'il est centré sur le Royaume, sinon, il peut agir en sens inverse et l'en détourner. Amasser en soi les biens de Dieu pour le ciel déclenche à la fois un chemin inconnu dont cependant le point d'arrivée est assuré : le Très Haut. L'or, le métal précieux, la couronne (et encore davantage le trésor) sont des images de perfection. Quant au processus de purification voire de fusion alchimique, indique une quête de perfection (le trésor céleste) et la quête qui l'obtient (l'enfouissement intime avec Dieu). Il réunit l'itinéraire à son accomplissement.

« Thésauriser pour le ciel » équivaut à conserver dans son cœur les secrets, car les biens manifestés par le Seigneur sont paradoxalement ses secrets cachés. Le temps de l'intériorité comporte donc à la fois la mémorisation au sens évangélique et la persévérance. Ce temps d'épreuve est qualifié par une exigence d'intimité. C'est là, dans cette intimité que résonne la voix de Dieu. D'où l'importance de l'expérience de la caverne pour ce 'retour sur soi' dont parle Grégoire le grand dans les *Dialogues II* consacré à la vie de saint Benoît. Il s'agit d'habiter avec soi-même (*habitare secum*). Le retrait physique et la disponibilité spirituelle sont intimement liés.

Il existe un paradoxe difficile à dénouer entre le fait de maintenir les secrets du seigneur et de les révéler par l'exemple (Adm 21, 6 : « Malheur au religieux qui ne garde pas dans son cœur et ne montre pas aux autres en actes les biens que le Seigneur lui montre (*bona quae Dominus sibi ostendit... sed sub specie mercedis magis hominibus verbis cupit ostendere*). Les biographes reconnaissent cette tension en François : « il savait les garder jalousement, et els divulguer à l'occasion au profit de la charité ou de quelque discernement à donner. »

Il y a dans cette tension maîtrisée comme l'expression d'une nouvelle image de perfection qui entraîne des dispositions précises. Le secret n'est pas révélé au cœur à n'importe quelles conditions. Il faut préserver la solitude, le recueillement et la vigilance.

Le silence est comme ce qui garantit le secret en l'enveloppant. Il y a une ascèse que François rappelle à tous les frères dans la Rnb lorsqu'ils sont en conflits avec d'autres ou entre eux : « Tous les frères auront soin de ne calomnier personne, d'éviter les paroles de dispute ; qu'ils s'efforcent plutôt de garder le silence autant que Dieu leur en donnera la grâce (Rnb 11, 1). Mais le silence est aussi la condition imposée aux frères dans la RgErm, car « l'absence de bruit est propice à la prière et c'est dans ce climat que se perfectionne la vie évangélique.

Silence et secret dans le cœur sont en harmonie disposant celui-ci à accueillir la révélation du secret. Le silence est la condition nécessaire de la disponibilité du cœur pour s'ouvrir à la plénitude de la révélation. Le silence précède les grandes théophanies, il enveloppe les temps forts spirituels. Ainsi en fut-il à l'Alverne lorsque François demande à fr. Léon de respecter des consignes strictes pour ne point le sortir inopportunément de son silence, de son recueillement en Dieu, de sa conversation avec lui (cf. 2^e ConsStig 27 : « Laissez-moi ici dans la solitude, dit François, car avec l'aide de Dieu, j'ai l'intention de faire ici ce carême loin de tout bruit et sans avoir l'esprit troublé ; qu'aucun d'entre vous ne vienne donc à moi, et ne laissez venir à moi aucun séculier. mais toi fr. Léon, tu viendras à moi une seule fois par jour avzc un peu de pain et d'eau, et une autre fois la nuit à l'heured e matines ; tu viendras alors en silence, et quand tu seras à la tête de pont, tu diras : 'Seigneur ouvre mes lèvres'. Si je répons, passe et viens à ma cellule, et nous dirons Matines ensemble ; mais si je ne te répons pas,

va-t-en immédiatement. Saint François disait cela parce que parfois il était si ravi en Dieu qu'il n'entendait rien et ne s'apercevait de rien corporellement. »

Et l'on sait comment fr. Léon enfreignant l'ordre de François assista à son dialogue avec Dieu. Et voulant repartir sans bruit, au froissement de ses pieds sur les feuilles, se fit remarquer. « Saint François arriva donc à lui et lui demanda : 'Qui es-tu ?' Fr Léon tout tremblant répondit : 'Je suis fr. Léon, mon Père'. St François lui dit : 'Pourquoi es-tu venu ici, frère petite brebis ? Ne t'ai-je pas dit de ne pas venir m'observer ? Au nom de la sainte obéissance, dis-moi si tu as vu ou entendu quelque chose. » Et frère Léon de raconter (3^e ConsStigm).

Lorsque Thomas de Celano parle des stigmates (1 Cel 94-95), il dit : « Tant que vécut le serviteur crucifié du seigneur crucifié, bien peu, hélas, eurent le bonheur de voir la blessure sacrée de son côté. Heureux fr. Elie qui, bon gré mal gré, put l'apercevoir durant la vie du saint ! Non moins privilégié Rufin, qui put la toucher de ses propres mains. (...) François mettait grand soin à dissimuler ses blessures aux frères comme aux «étrangers ; c'est ainsi que ses voisins et même ses plus fidèles disciples les ignorèrent longtemps (...) Ses grands secrets, en effet, il avait pour habitude de ne jamais ou guère les confier, car il craignait de les voir divulguer (ce que font tous les préférés pour montrer combien ils sont spécialement aimés) et de porter ainsi préjudice à la grâce qu'il avait reçue. Il gardait toujours en son cœur cette parole du prophète qui revenait souvent sur ses lèvres : 'En mon cœur j'ai caché tes promesses pour ne point faillir envers toi !' (Ps 118, 11) Il avait, en effet, expérimenté le tort qu'on fait en livrant tout à tout le monde. » (1 Cel 96).

Un jour, un frère de Brescia voulut voir les stigmates de François tandis que celui-ci se trouvait à Sienne (en 1226, probablement cf. le petit testament de Sienne). Il sollicita fr. pacifique avec insistance de lui donner satisfaction. Celui-ci trouva le subterfuge de demander à François de lui donner sa main à baiser. « Le saint la lui présente à regret (2 Cel 137), le frère y dépose un baiser et fait signe à son compagnon de la regarder. Il renouvelle son jeu pour l'autre main, puis tous deux s'éloignèrent. Mais le Père soupçonna le pieux stratagème et jugeant cette curiosité déplacée, il rappela aussitôt le fr. Pacifique et lui dit : 'Que Dieu te pardonne, frère, car tu me causes parfois beaucoup de peine !' Pacifique se mit à genoux et lui demanda humblement : 'quelle peine, mère chérie ?' Mais François ne répondit pas, ainsi fut clos l'incident. » Cet exemple manifeste bien la pudeur et l'humilité de François et comment il illustre cette Adm 28.

Finalement, il y a une tension à vivre entre le secret à garder et le silence pour qu'il fructifie et se manifeste secrètement par la grâce de Dieu et la prédication comme annonce de la Bonne Nouvelle par laquelle se révèle la grandeur de l'amour de Dieu pour tout homme. La seule et unique voie pour résoudre ce conflit apparaît être la pureté du cœur comme expression d'une désappropriation de son 'moi' et la seule valeur qui puisse porter du fruit. On pourrait dire qu'il y a 2 figures évangéliques qui nous éclairent : le silence de Marie qui gardait tous ces événements et els méditait dans son cœur, et la prédication désappropriée de Jean-Baptiste : « je ne suis pas celui que vous croyez. Moi je baptise dans l'eau, mais celui qui vient derrière moi est plus grand que moi. Il faut que lui grandisse et que moi je diminue. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint (François avait été baptisé sous le nom de Jean-Baptiste). François a voulu vivre ce double mystère, celui de Marie et celui de Jean-Baptiste pour mieux accueillir le don de Dieu, en témoigner auprès de ses frères et nous invite nous-mêmes à en vivre.